

Anne Meunier

Comme un garçon, la petite fille * ?

La différence des sexes est-elle seulement animale, anatomique ? Son inscription sur l'acte de naissance est-elle déterminante ? L'être humain, être parlant, va avoir à se débrouiller avec le langage, à devenir garçon ou fille, à trouver son identité sexuée. Comment l'enfant se sent-il, se dit-il garçon ou fille ? Cette tension entre le corps masculin ou féminin donné par la nature avec les souhaits et les hésitations à l'assumer est en jeu dans les réactions des petits enfants quand ils constatent la différence des sexes. C'est ce travail psychique pour se situer face à cette différence irréductible que Lacan nomme *sexuation*. Quel est l'impact de la culture dans la répartition, voire la discrimination, des rôles masculins et féminins ? Comment la petite fille se dégage-t-elle de l'enfant à potentialité bisexuelle dont parlait Freud ? La réponse féministe a mis en avant l'influence des stéréotypes sociaux, des parents, du milieu, de l'éducation, de l'école. Filles et garçons seraient soumis à un conditionnement de tous les instants afin qu'ils se comportent en fonction de « cette petite différence » selon les attentes inégales de la société.

Une thèse sur le conditionnement des petites filles

Un petit livre bleu, *Du côté des petites filles*¹, au début des années 1970, ne laissa aucun de ses lecteurs indifférents. Il rencontra un vif succès auprès de tous ceux que préoccupait l'éducation des petits et les relations entre homme et femme. Il dénonçait l'oppression dont les petites filles étaient l'objet et imaginait possible leur libération en modifiant « les structures psychologiques », afin de ne

* Reprise de l'article « Trente ans après, du côté des petites filles », paru dans le n° 51 de *La Lettre du GRAPE*, « Les filles », Toulouse, Érès, mars 2003, à l'occasion de la Journée régionale du pôle 15, « L'Œdipe n'est pas ce qu'on croit », Grenoble, 21 janvier 2006.

1. E. Gianini Belotti, *Du côté des petites filles*, 1973, Éditions des femmes, 1974.

pas reproduire de génération en génération les conditionnements subis. Postulant la nature sociale de cette fameuse différence, c'est à une démonstration idéologique que s'employait Elena Gianini Belotti. Elle dirigeait à Rome, à l'époque, un centre qui préparait, sur les plans pratique et psychologique, les femmes enceintes au devoir de mères respectueuses de l'individualité de leur enfant.

Sa thèse est la suivante. La culture a pour objectif d'encourager l'identification du petit humain au sexe qui lui est assigné. Il est comme assigné à résidence à tel sexe, tel comportement, tel métier, tel désir. L'auteur présuppose que le sujet est équivalent au signifiant qui l'identifie et qu'en modifiant les impératifs éducatifs, en trouvant une égalité de traitement pour les garçons et les filles, ils pourraient tous se développer librement « indépendamment du sexe auquel ils appartiennent ». Ici, on ne retrouve pas tout à fait la conceptualisation freudienne d'une seule libido, mais plutôt l'idée d'une libido déssexualisée et d'une causalité uniquement sociale des comportements selon le sexe.

Elle mène sa démonstration tambour battant, usant d'un luxe d'adjectifs pour décrire ce qu'elle a observé. En famille, à la crèche ou à l'école, le conditionnement va dans le même sens. Il présume d'une supériorité d'un sexe sur l'autre, ce qui est aussi catastrophique pour les deux et rend difficile leurs rapports. Les déclarations d'égalité des droits se heurtent dans leur application aux structures psychologiques des femmes, ce qui les empêche de vouloir ces droits et de se les approprier. Si l'énergie, les qualités des enfants n'étaient pas englouties, perdues dans le processus d'intégration des schémas masculins et féminins, les rapports entre les sexes seraient faciles, il n'y aurait plus de malentendu. Elle constate un monstrueux gâchis. La manière dont l'enfant est attendu, sa petite enfance, ses jeux, ses jouets et lectures, les institutions qui concourent à son éducation sont passés au crible. Tout concourrait à une discrimination impitoyable, efficace et continue.

Dès la grossesse, les signes positifs annoncent un garçon. Accoucher d'une fille sera plus douloureux. Bébé, elle pleurera davantage, à moins qu'on ne supporte moins ses larmes ? Avec elle, la mère sera tôt exigeante, voudra s'imposer immédiatement et sera moins indulgente. Dès sa naissance, la couleur de la layette, les

bibelots et fanfreluches dont on l'accoutre lui indiquent l'identité sexuelle à acquérir. La considération qu'on aura pour elle tient à ce qu'elle donnera, pour le garçon à ce qu'il sera. Elle sera plus affectueuse, plus reconnaissante. On parle d'elle comme d'un jouet. Mignonne, coquette, elle sera agréable à habiller, sa beauté comptera plus que son intelligence, elle tiendra compagnie à la maison. Elle serait plus difficile à élever, il faudra davantage contenir son énergie qui peu à peu s'atrophiera, la répression ayant un effet de castration psychologique. Mécontente, elle sera capricieuse. Dressée à la délicatesse, elle entrera dans la catégorie des êtres sacrifiés, éthérés et impuissants.

Le conflit mère-fille sera d'autant plus problématique que la petite fille sera avide de vivre. Notons ici ce que la clinique nous enseigne. Si l'influence des mères est si prégnante sur leurs filles, c'est sans doute du fait de l'attachement précœdipien de ces dernières à leurs mères. Les relations libidinales d'une petite fille à sa mère sont extrêmement diverses. Puis l'attachement doit céder la place à l'attachement au père, au prix d'un éloignement, d'une hostilité, de griefs et de plaintes à l'encontre de la mère. Quelle est la spécificité propre à la petite fille qui expliquerait son éloignement de l'objet maternel ? Les analyses mettent en évidence que « la petite fille rend sa mère responsable de son manque de pénis et ne lui pardonne pas ce désavantage ² », d'autant qu'elle l'a d'abord pris pour un malheur individuel.

Le simplisme de la démonstration, son parti pris, pour une cause juste aux yeux de beaucoup, fait aujourd'hui sourire. Il a pourtant le mérite de décrire les effets du sexe de l'enfant sur la mère et sur la manière dont la sexualité est présente dès la mise au sein. Le plaisir est autorisé aux petits garçons, que ce soit dans le jeu avec le sein ou au travers des paroles enthousiastes des mères sur leur sexe au moment des soins. Le plaisir est compté pour les bébés filles, leurs tétées courtes et utilitaires, le change sans érotisation. Leurs corps sont l'objet de moins de complaisance, on les laisse moins longtemps nues, ce serait une façon de leur inculquer la pudeur et de leur faire oublier qu'elles ont un sexe, d'ailleurs il n'y a guère de diminutifs pour nommer leurs organes sexuels. Plus tard se manifestera leur

2. *Ibidem*, p. 167.

sexualité, mieux cela vaudra. Ensuite le recours au balai, au chiffon, au rangement en fera des femmes propres et les poupées et le maternage de bonnes et tendres mères. En contraste, la complaisance pour les débordements de vitalité des garçonnetts, tolérés, valorisés, l'encouragement de leurs prouesses physiques n'en sont que plus caricaturaux. Exemples à l'appui, l'auteur dénonce une répression massive, directe, impitoyable, maximale entre 2 et 3 ans. Elle trouverait son ressort dans la rivalité insupportable de la mère avec sa fille, rendant cette dernière totalement dépendante. La frustration est de tous les instants, car plutôt que combative, loyale, indépendante, on la préfère conformiste, timide, hypocrite. C'est un encouragement au semblant, un apprentissage forcé de la mascarade, puisque son comportement relèverait d'un calcul entre l'avantage qu'elle a à se soumettre ou à se rebeller.

Et le carcan rigide, qui passe pour être la féminité, va transformer une petite débordante d'énergie, d'amour et de richesse en une Cendrillon, misérablement obsédée par les tâches répétitives, solitaires. La petite fille ainsi appauvrie risque de sombrer dans le perfectionnisme obsessionnel. Créature faible, incapable, implorante et gracieuse, domptée, victime innocente d'un idéal stéréotypé, elle dirigera peu à peu son agressivité contre elle-même. Elle aura intégré, par imitation et identification, les valeurs standardisées de notre culture, et aura ainsi la certitude d'être acceptée et aimée. Et la démonstration se poursuit, chiffres à l'appui. La reconnaissance de la différence des sexes par les bambins est précoce et, vers 2 ans, 15 % des petites filles préféreraient être un garçon et 1 % des garçons préféreraient être une fille.

À la lecture de ces pages, on ne peut pas ne pas se reconnaître comme petite fille dans un de ses traits, ayant participé peu ou prou, dans la soumission ou la révolte, à ce destin social généralisé de Cosette. Comme mère de garçons ou de filles, on ne peut qu'être atterrée d'avoir reproduit cette discrimination et d'avoir été « une sorcière comme les autres », ainsi que le chantait Pauline Julien.

Jeux de garçons, jeux de filles et littérature

L'auteur se demande si la fameuse « envie du pénis » n'a pas des racines sociales, les petits garçons étant enviés plus pour leurs

privilèges innombrables et les possibilités liées au fait de l'avoir que pour la possession de l'organe. En prétendant que l'envie de pénis est un élément de la psychologie féminine qui s'enracine dans la différence anatomique des sexes, la psychanalyse prendrait un point de vue masculin : sont authentiquement des femmes celles qui acceptent de gâter de cœur leur inférieure condition.

Le patrimoine ludique transmis est également différencié. Selon le sexe, il y a de bons et de mauvais doudous, de bons et de mauvais jouets. La couleur du hochet, les mobiles, les poupées, les animaux en peluche, les constructions de Lego varient selon le sexe. Dans la pratique de jeux ritualisés, répétitifs, comme la balle au mur ou la marelle, codifiés par le groupe, les petites filles exercent leur adresse. Mais pourquoi ne voit-on jamais un petit garçon sauter à la corde ? On se le demande. Classés selon leur indice de féminité ou de masculinité, les jeux manufacturés reproduisent la réalité sociale. Une solution consisterait non pas à retirer les poupées aux filles mais à en offrir aux petits garçons, dont l'affectivité est de tout temps mutilée. Car, finalement, l'oppression, le forçage ne sont pas moindre du côté des petits garçons, même si apparemment ils sont moins bridés dans leurs curiosités, activités, apprentissages, sexualité. Il faudrait favoriser les choix de chacun en proposant des modèles plus diversifiés et des rôles interchangeables, inciter les pères à s'occuper des jeunes enfants. C'est ce que nous avons vu avec les pères dit « nouveaux ».

La littérature emboîte le pas. Les héroïnes supportent vexations et humiliations, ravalent leurs larmes, deviennent quasi muettes, préoccupées de leur beauté, douces et bonnes à rien. Les personnages féminins manquent de courage, d'intelligence, de dynamisme et de franchise. Dans les livres de lecture, la mère est une mélancolique figure, servile et souriante même sous les insultes. Cela confirme les modèles déjà intériorisés de femmes passives, sans buts et sans idéaux : mère à la cuisine, ou au travail dans un rapport de subordination, agissant par amour sur un mode masochiste. La nulle suave a plus de chance d'être aimée que la dynamique passionnée. Elle doit mettre toute son énergie dans la conquête d'un homme.

Conformisme dans l'enseignement

La critique s'exacerbe à l'encontre des professionnelles de la petite enfance. L'enfant à l'école maternelle est aux mains de femmes aimantes, douces, patientes et compréhensives, par « instinct », guère par vocation. Là elles peuvent diriger, mais auraient des difficultés dans leurs rapports avec les adultes. Les institutrices, femmes non productives (aux yeux des enfants elles ne travaillent pas vraiment), offrent une représentation dépassée, dévalorisée, agaçante de la femme alors qu'ils sont encore friands de nouvelles expériences. Cela signifie que la société estime que toute femme est maternelle, alors qu'un homme est paternel de manière secondaire et accidentelle. Pourtant preuve est donnée que la présence d'un homme, personnage fascinant et prestigieux, a un effet stimulant, libère des énergies.

L'interchangeabilité des rôles est prônée afin de détruire les préjugés déjà transmis et de dissocier la mère de l'enseignante. Elena Gianini Belotti imagine une « école paternelle ». Elle démontre que les enseignantes conservatrices exercent la discrimination en séparant les enfants par groupe de même sexe et en portant des jugements non sur le travail fourni mais sur la personne même de l'élève. Elle observe que les petites filles se mettent au service des garçons, s'efforcent de leur faire plaisir, vont au-devant de leurs désirs et sacrifient leurs capacités de créativité. Alors qu'elles sont admiratives et envieuses, à l'affût de ce qu'ils font, la totale indifférence des garçons, leur mépris latent à l'égard de ce qui arrive aux petites dévouées sont patents.

Dans les activités proposées, on cherche à éviter les déviations sexuelles et les petits garçons sont découragés de jouer à la marchande, à moins qu'ils ne soient livreurs ! Tandis que ce que fabrique la petite fille est interprété par rapport à la maternité, comme si elle ne pouvait fabriquer que des bébés.

Les dessins témoignent de ce conditionnement : les femmes ont des gestes insignifiants, car leur créativité a disparu et elle n'ont plus la liberté d'esprit nécessaire pour critiquer, refuser, se détacher des valeurs reçues et adhérer à de nouvelles. La fameuse « intuition féminine » n'est qu'un reliquat de cette soumission aux idées, humeurs, réactions et désirs de l'autre.

Enfin, à l'école primaire et secondaire, on ne s'étonnera pas que les rédactions des élèves filles soient conformistes, qu'elles soient appliquées, dociles et soumises à l'autorité.

Comme un garçon ?

Certes, on peut souhaiter qu'il n'y ait plus inégalités ni hiérarchie entre garçons et filles, mais ils ne seront jamais tout à fait les mêmes. Si on parvenait à se débarrasser de cette « domination du masculin ³ », les forces vives des petites filles en feraient des femmes fécondes dans bien d'autres domaines que celui de la maternité, c'était l'objectif annoncé.

Ce livre a fait date, il participe d'un « geste interruptif ⁴ » d'une féministe qui avait pris la plume pour dénoncer la mise à l'écart des domaines du savoir et de la création imposée aux femmes. Que les petites filles deviennent dans leurs comportements, jeux et relations aux autres comme les garçons, c'est supposer qu'ils pourraient être symétriques. « Comme un garçon je porte un blouson, comme un garçon moi je suis têtue, comme un garçon moi j'ai ma moto, comme un garçon je fais du rodéo, comme un garçon je n'ai peur de rien », chantait avec succès Sylvie Vartan. La chute, le « pourtant je ne suis qu'une fille », disait cette position d'infériorité dénoncée par les féministes.

Si cette thèse dans son ton et ses excès date, son propos a marqué la génération des hommes et des femmes devenus pères et mères après 68. Ils s'appliquaient à offrir alors à leurs bambins une diversité de jeux inversés : des camions et des Meccano aux filles, des poupées aux petits gars.

Les Éditions des Femmes eurent une collection « Du côté des petites filles ». Il n'était question que de familles de souris ou de singes dans lesquelles s'illustrait l'inversion des rôles et des valeurs : maman au boulot ou lisant le journal, tandis que papa torchait les mômes et pouponnait. À l'Éducation nationale, on tentait d'expurger les manuels scolaires des mères cousant pendant que les pères fumaient la pipe. Cela fait sans doute partie du folklore de ces années-là. Devenus grands, ces enfants sont les parents d'aujourd'hui.

3. P. Bourdieu, *La Domination du masculin*, Paris, Le Seuil, 1998, Points n° 483, 2002.

4. F. Collin, *Le Différend des sexes*, Pleins Feux, 1999, p. 15.

Auprès des bébés les rôles des deux parents ont réellement évolué, mais les « structures psychologiques » sont-elles pour autant modifiées ? Il semble qu'en trente ans la pression sociale sur la formation du rôle féminin se soit faite moins pesante. L'ouverture de nombre de professions aux femmes, l'entrée des hommes dans les écoles maternelles, les garderies ou les crèches, la tendance unisexe des adultes n'auraient-elles pas un effet sur les identifications proposées aux enfants ?

Avec l'auteur, on ne peut que déplorer le conformisme des modèles proposés, le forçage des identifications par les signifiants imposés. C'est sans doute l'écho de ce forçage en chaque lecteur qui a eu des effets individuels et collectifs. Mais il faudrait interroger la raison de cette insistance à orienter la petite fille afin qu'elle opte pour le sexe et les comportements qui correspondent à son anatomie. Cet apprentissage précoce afin qu'elle soit comme elle doit être ne vient-il pas de l'incertitude foncière sur ce qu'est une femme, sur ce qu'elle veut ? De l'inquiétude aussi à la perspective que le sujet, s'il a un choix, s'il ne s'autorise comme être sexué que de lui-même, s'il n'est pas suffisamment guidé, aille dévier.

Identité sexuelle et contexte social

Le parti pris culturaliste tend à réduire la problématique des identifications aux résultats obtenus par une pression extérieure qui dicte selon le sexe biologique un sexe identitaire. Il s'élève contre l'issue normativante, refoulante de l'Œdipe mise en évidence par Freud : « La virilité et la féminisation sont les deux termes qui traduisent ce qui est essentiellement la fonction de l'Œdipe [...] directement lié à la fonction de l'idéal du moi, [...] la fonction de l'Œdipe en tant qu'elle retentit directement sur l'assomption du sexe, concerne la question du complexe de castration ⁵ ». L'assomption de son propre sexe suppose l'effet du manque sur le sujet et une mise en forme du manque. Considérer que se comporter d'une façon dite masculine ou féminine ne relève que d'une conformité à l'anatomie ou d'une convention – convention tôt induite, imposée, qui réduit le masculin à l'actif agressif et le féminin au passif –, c'est rabattre,

5. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, Paris, Le Seuil, 1998, p. 166.

dans une polarité simpliste, la construction subjective qui vient suppléer à ce qui ne peut se dire.

L'identité sexuelle n'est pas sans liens avec le contexte social, culturel, familial, scolaire et les éléments du discours qui évoluent au fil du temps. Tout cela aura un effet sur la manière dont l'enfant s'inscrira comme être sexué. Mais ce choix ne peut se faire sans se référer à l'autre sexe. « Tous les individus humains par suite de leur constitution bisexuelle et de leur hérédité croisée, possèdent à la fois des traits masculins et des traits féminins, si bien que le contenu des constructions théoriques de la masculinité pure et de la féminité pure reste incertain », écrivait Freud. Il ajoutait : « Nous ne nous laisserons pas détourner de telles conclusions par les arguments des féministes qui veulent nous imposer une parfaite égalité de position et d'appréciation des deux sexes ⁶. » Dans les années 1970, on pouvait constater que les femmes s'accommodaient tant bien que mal des trois K, « Kinder, Küche, Kirche » (enfants, cuisine, église), aussi bien que d'autres K comme « Culture, Kilowatt, Culbute », ironisait Jacques Lacan ⁷.

Petites filles et psychanalyse

Freud recommandait de ne pas « sous-estimer l'influence des organisations sociales qui acculent également les femmes à des situations passives ». Il y avait encore beaucoup de choses à tirer au clair. Le livre d'Elena Gianini Belotti est une contribution à cet éclaircissement. Cette analyse sociologique de l'environnement et de son impact tombe dans l'ornière du parti pris et du systématisme, alors que la clinique nous apprend que la petite fille, en tant que sujet de l'inconscient, doit faire un choix qui sera un compromis entre ce qu'elle attend, ce qu'on attend d'elle et ce qui n'aura pas pu être atteint. Au départ, c'est à partir de l'alternative organe mâle ou châtré qu'elle doit se situer et non par rapport au masculin ou au féminin. Elle devra composer, renoncer à sa croyance au pénis maternel, refouler sa virilité infantile, reconnaître son manque et composer avec cette déception.

6. *Ibid.*, p. 132.

7. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1991, p. 150.

Ce que l'auteur semble ignorer, emportée par son désir de convaincre, c'est que la relation entre la féminité et la vie pulsionnelle est une constante et que des différences apparaissent dans la vie pulsionnelle même, avec des variations individuelles. Que la petite fille, en effet, soit moins agressive en général, plus docile, ait davantage besoin des autres et de signes de tendresse, en quoi elle est plus dépendante de son entourage que le petit garçon ; qu'elle donne l'impression d'être plus vive et plus éveillée au même âge et investisse davantage le monde extérieur, Freud l'avait noté⁸. Mais ces différences de comportement sont négligeables à ses yeux. La richesse et la violence des impulsions agressives dans les jeux avec les psychanalystes n'ont rien à envier à celles des petits garçons. En revanche, ce qu'il faisait valoir dans *Malaise dans la civilisation*, c'est que, si la sexualité est réprimée, ce ne sont pas les exigences excessives de la société, qui ont d'ailleurs bien changé depuis Freud et depuis 68, qui font les rapports entre homme et femme si problématiques. Les symptômes névrotiques ne sont pas le fait de quelques-uns pour qui la sexualité, la rencontre avec l'autre sexe sont traumatiques ou bien qui ne peuvent renoncer à leurs pulsions ou les sublimer. Freud considérait la répression sociale comme un facteur de névrose parmi d'autres. Il a montré qu'au-delà des conditionnements du discours, magistralement décortiqués par Elena Gianini Belotti, la première expérience de jouissance est déterminante, que la sexualité en elle-même ne tourne pas rond, qu'il faut différencier sexe et amour et qu'il n'y a pas d'harmonie possible.

Il y a dès l'âge le plus tendre une différence indéniable, notable, naturelle entre ce qu'on appelle une petite fille et un petit garçon, et un rapport complexe de chacun avec cet organe à l'origine de cette différence. Dans l'espèce humaine, « les individus se distinguent [...] ils ne se reconnaissent comme êtres parlants qu'à répéter cette distinction par toutes sortes d'identifications [...] on les distingue, ce n'est pas eux qui se distinguent », commentait Jacques Lacan, qui remarquait « le naturel incontrôlable de cette vocation prématurée que chacun éprouve pour son sexe⁹ ». La bipartition de l'homme et de la femme est si peu assurée que l'importance accordée

8. S. Freud, « La féminité », dans *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse* (1933), Paris, Gallimard Folio, 1989, p. 157.

9. J. Lacan, *Ou pire*, séminaire non publié, leçon du 8 décembre 1971.

aux rôles sociaux semble une tentative de fixer dans des modèles immuables, transmis de génération en génération, une distinction marquant la bipolarité sexuelle. C'est la réponse sociale proposée, imposée devant l'indétermination. Quand la réponse individuelle n'est pas évidente, l'erreur est attribuée à la nature : « C'est un garçon manqué. » Il n'est pas dit que dans ce manque, en ce cas-là, « la femme, la vraie, la petite homme femme, se cache derrière ce manque même – raffinement de l'inconscient à réussir qu'à rater ¹⁰ », commentait Lacan.

Les petites filles en 2006 en témoignent. Récemment, l'une d'elles m'expliquait ne jamais inviter de garçons à son anniversaire : « Ce sont des courgettes, ils ne font que crier et cracher ! » Une autre est agacée par tous ceux qui lui disent l'aimer. Son amoureux est un garçon qui aime discuter avec les filles, un peu « comme on dit pour une fille “un garçon manqué”, une fille manquée », remarquait-elle. Cette fillette qui apprécie les pratiques sportives et goûte d'assister à des matchs, du fait des investissements paternels, expliquait se retrouver avec un groupe de copines qui s'est dénommé « Les garçons manqués » ! Se rangent sous cette bannière celles qui jouent avec les garçons au foot. C'est sans doute une manière de signifier qu'ils ont tous affaire au manque.

Conclusion

Les garçons et les filles ne sont pas symétriques, ils sont semblables comme êtres parlants, différents par les attributs de leurs corps. Ils auront à reconnaître non seulement la différence à partir de l'image du corps, mais une autre relation avec la castration que la leur, une autre manière de désirer, une autre façon d'aimer et de jouir. Les polarités grossières ne parviennent pas à rendre compte de la subtilité du rapport que chacune noue entre le langage et les armes que lui a données la nature, même si le discours dénonciateur d'Elena Gianini Belotti donne un semblant de réalité aux petites filles. Son livre démontre comment le rôle féminin est l'objet de stratégies, enjeu de pouvoir entre les sexes. Il explicite le traitement implicite à l'œuvre, la mise à l'écart des petites filles et le regard

10. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1991, p. 150.

qu'elles portent sur elles-mêmes en se comparant aux petits garçons. Il a eu le mérite, en son temps et dans son excès, de parier sur une évolution sociale et familiale qui amènerait la petite fille à faire un choix de sexualité plus librement, moins sur le mode œdipien de l'identification.

Cette thèse voudrait démontrer que la petite fille existerait, en tant que telle, si l'oppression était levée, qu'elle échapperait alors à la castration et ne serait plus confrontée à l'impossible du désir. Ces propos risquent aussi de donner consistance à un universel de la petite fille. *La petite fille n'existe pas*. Globaliser « les petites filles » en fait une entité sociologique, mais le psychanalyste ne peut en parler qu'une par une.

Qu'il y ait « des petits glaçons et des petites billes », c'est bien que « garçon » et « fille », c'est une affaire de langage avant d'être une affaire de conditionnement, comme l'a si bien repéré Le Prince des mots tordus.